

relais du volume J35 de la *Tabula Imperii Romani*, (*Smyrna, I: Aegean Islands*), paru en 2012 et dont le répertoire s'arrêtait aux sites du IV<sup>e</sup> siècle (voir AC 83 [2014], p. 569-570). G. Deligiannakis parvient à pallier les difficultés d'accès au matériel et aux rapports de fouilles pour dessiner le paysage économique, social et architectural de la région, sur base de la littérature savante et de ses observations de terrain et en ayant recours à des sources variées (épigraphie, numismatique et mobilier céramique). Après discussion des données historiques concernant chacune des communautés religieuses présentes dans la région (p. 11-17), l'auteur se concentre sur la transition entre paganisme et christianisme ; sont successivement considérés les réoccupations de sites païens (p. 19-23), le sort que connaissent les principaux sanctuaires (p. 24 -27) et le développement des premières communautés monastiques (p. 27-38). Dans un second temps, les îles sont envisagées individuellement, avec deux études de cas qui analysent en détail le site de Palatia (Saria) et le territoire de Mesanagros (Rhodes). Enfin, un dernier chapitre tire des conclusions concernant la situation économique du Dodécanèse durant l'Antiquité tardive (p. 87-95). Le principal attrait de l'ouvrage est l'exhaustivité dont l'auteur tend à faire preuve dans le catalogue des monuments datés entre la fin du III<sup>e</sup> et la fin du VII<sup>e</sup> siècle (p. 115-205). La bibliographie qui les accompagne reprend les publications de fouilles des deux dernières décennies ; les découvertes récentes sont présentées aux côtés des recherches anciennes dont certains aspects, par exemple des questions de chronologie, sont attentivement réexaminés. Les sites sont décrits avec précision et accompagnés de plans détaillés, de cartes, de coordonnées GPS et de photographies. L'on regrette toutefois, pour les édifices religieux, majoritaires et généralement bien conservés, l'absence d'une approche typologique qui aurait été nécessaire pour enrichir les conclusions liées au développement architectural de l'Égée orientale, particulièrement en ce qui concerne les églises et les complexes interprétés comme palais épiscopaux. En découle néanmoins une vue d'ensemble des vestiges tels qu'ils se répartissent sur le territoire étudié et permettant de sérier des monuments que des publications éparses n'associent que rarement. Cette lecture globale permet de situer la province des îles par rapport au reste de l'Empire romain d'Orient en mettant en exergue les liens aussi bien ecclésiastiques que culturels qui l'unissent à Constantinople. Cette analyse de grande ampleur, qu'il serait par ailleurs intéressant d'appliquer à d'autres parties du monde antique, retrace ainsi le développement du Dodécanèse aux premiers temps de la Chrétienté et constitue de fait une réelle redécouverte de l'Antiquité tardive égéenne.

Maria NOUSSIS

Peter R. BROWN, *Treasure in Heaven. The Holy Poor in Early Christianity*. Charlottesville – Londres, University of Virginia Press, 2016. 1 vol. 14,5 x 22,1 cm, XXV-162 p. (PAGE-BARBOUR AND RICHARD LECTURES SERIES). Prix : 22,95 \$ (relié). ISBN 978-0-8-1393828-8.

Ce livre tire son origine des conférences – ayant pour thème la nature des dons religieux du I<sup>er</sup> au V<sup>e</sup> siècle – présentées en novembre 2012 par P. Brown dans le cadre des James W. Richard Lectures de l'Université de Virginie. Depuis 2000, P. Brown a publié deux ouvrages traitant essentiellement de la façon dont les riches parvenaient à concilier les injonctions bibliques à l'égard des pauvres et les valeurs de la société

romaine : il s'agit de *Poverty and Leadership in the Later Roman Empire* publié en 2000 et de *Through the Eye of a Needle* paru en 2012. Mais tout en écrivant ces livres, il a peu à peu pris conscience qu'une catégorie de nécessiteux – les “*holy*” *poor* (p. XII) qui ont choisi d'épouser une pauvreté volontaire pour se consacrer à Dieu – n'avait pas fait l'objet d'une étude sérieuse. Dès l'apôtre Paul, la question de la pauvreté volontaire s'est posée puisque ce dernier a tenu deux affirmations contradictoires : *Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus* (2 Th 3, 11) et *Si nous avons semé parmi vous les biens spirituels, est-ce une grosse affaire si nous moissonnons vos biens temporels* (1 Co 9, 11). Toute l'histoire de l'Église est traversée par la tension autour de la notion de travail créée par cette dichotomie paulinienne, jusqu'au V<sup>e</sup> siècle dans les communautés chrétiennes égyptiennes, syriennes et caucasiennes. Alors que l'Occident latin était au centre de ses deux derniers ouvrages – *Through the Eye of a Needle* et *The Ransom of the Soul* en 2015 –, P. Brown plonge ses lecteurs dans l'Orient méditerranéen avec cette nouvelle étude au cœur de laquelle il cherche à distinguer la part des dons des chrétiens revenant aux pauvres économiques de celle que ces *holy poor* touchaient. En étudiant ces communautés orientales, il utilise l'expression de *Tiers monde* (p. XXII) non pour dénoncer une pauvreté orientale en comparaison d'un riche Occident, mais pour souligner toute la richesse culturelle, politique et économique de cet espace géographique qui apparaît alors comme une autre option chrétienne par rapport à celles de l'Occident latin et du monde grec, qui s'étendrait de la Turquie actuelle à l'Éthiopie. Le premier chapitre, intitulé “*Treasure in Heaven*” and “*The Poor among the Saints*”: *Jesus and Paul – Leadership and the Escape from Labor* (p. 1-16), présente les principales figures du christianisme des premiers siècles et leur rapport aux dons. Ainsi, il montre d'emblée l'opposition évidente entre les propos tenus par Jésus de Nazareth au jeune homme riche vers 30 « “[...] va vendre tout ce que tu possèdes et donne l'argent aux pauvres, alors tu auras des richesses dans les Cieux ; puis viens et suis-moi” » (Mt 19, 21) ou encore « Jésus le regarda avec amour et lui dit : “Il te manque une chose : va vendre tout ce que tu as et donne l'argent aux pauvres, alors tu auras des richesses dans le ciel ; puis viens et suis-moi” » (Mc 10, 21). Jésus liait alors directement la perte des biens terrestres à l'obtention d'un trésor dans les Cieux. Cette pensée n'était pas propre au christianisme puisqu'on la retrouvait également à cette époque dans les cercles juifs. Ce principe était en revanche rejeté par les païens. C'est d'ailleurs non sans cynisme, mais bien dans le but que les chrétiens puissent bénéficier d'un trésor dans les Cieux que l'empereur Julien priva l'Église d'Édesse de ses richesses en 362. Des théologiens ont cependant cherché à rendre les propos de Jésus moins inquiétants. Origène d'Alexandrie (185-254) affirmait avoir eu accès à des sources apocryphes dans lesquelles Jésus aurait tenu des propos bien moins exigeants, incitant simplement à faire montre de davantage de générosité envers les autres. Mais ces discours chrétiens et cette influence juive ont permis de faire émerger la notion d'échange spirituel et matériel, en créant un lien entre les riches et les pauvres. De son côté, Paul ne prône pas le rejet des richesses. Très rapidement, la question du financement des communautés chrétiennes s'est posée et tout particulièrement le soutien envers les pauvres, mais aussi la rémunération des chefs des communautés. Ces derniers appartenaient-ils à la catégorie des pauvres économiques ou à une autre catégorie de pauvres – des *holy poor* – qui avaient pour devoir de subvenir aux besoins des pre-

miers ? Le chapitre suivant – “*Do It through the Bishop*”: *Tricksters, Bishops and Teachers, AD 200-300* (p. 17-35) – propose d’analyser comment cette classe d’enseignants, en vertu de leur compétence théologique, se sont peu à peu imposés comme chefs de la communauté, au détriment des laïcs fortunés au III<sup>e</sup> siècle. En effet, au nom de cette supériorité religieuse, les évêques ont obtenu le monopole d’accès aux richesses de l’Église, devenant ainsi légitimement ceux qui étaient les seuls à entretenir les pauvres par le truchement des dons des laïcs. Par ailleurs, ces mêmes dons qui enrichissaient l’Église permettaient également de pourvoir aux traitements des clercs. Outre des salaires, le clergé recevait également des honneurs et Peter Brown considère que dans chaque cité, le traditionnel *ordo* romain avait été reconstitué par le clergé et les artisans chrétiens. Ainsi, ce n’est pas tant le christianisme qui a été attaqué durant la Grande persécution de Dioclétien, mais ces riches *ordines* (p. 28). Le troisième chapitre – “*The Treasuries That Are in the Heights*”: *The Elect, the Catechumens, and the Cosmos in Manichaeism* (p. 36-50) – étudie le modèle développé par les manichéens. Dans une Syrie bien plus étendue qu’aujourd’hui, à la fin du III<sup>e</sup> siècle, des ascètes errants ont rencontré des missionnaires de Mésopotamie, qui croyaient au prophète Mani, martyrisé en 277 en Iran. L’Église manichéenne était composée de deux catégories : les auditeurs – les laïcs – et les catéchumènes – que l’on appelle aussi les *élus* – qui avaient renoncé au monde en se démarquant par leur très rigoureuse pratique ascétique. Les auditeurs entretenaient leurs *Élus* qui correspondaient à leurs *holy poor*. Les pauvres économiques ne pouvaient bénéficier d’un quelconque échange spirituel qui concernait exclusivement les élus – dont la fonction était incompatible avec un quelconque travail manuel – et leurs auditeurs. Le concept de travail est étudié à travers le prisme de l’épisode de la chute d’Adam et Ève au sein du chapitre 4, intitulé “*In the Likeness of the Angels*”: *Syria and the Debate on Labor* (p. 51-70). Les manichéens, comme les écrivains syriens, croyaient que le travail était une conséquence de la chute d’Adam. Or, la piété syriaque avait perçu le Christ et ses disciples comme étant ceux qui avaient été capables de s’extraire de ce destin pour vivre à la façon des anges, sans travailler. À ce titre, les ascètes sont ainsi ceux qui vivent le plus en conformité avec cet idéal d’existence sans travail, comme les anges. Le chapitre 5 – “*The Work of the Hands... an Ornament to the Men of Egypt*”: *Monks and Works in the Fourth-Century Egypt* (p. 71-88) – présente une conception bien différente du modèle syrien puisqu’il nous plonge chez les moines égyptiens, qui à l’inverse des Syriens défendent la nécessité du travail humain, seule façon de vivre possible, tout comme le défendait Paul de Tarse. Cependant, à partir de l’exemple de la *Vie d’Antoine* d’Athanasie d’Alexandrie, Peter Brown montre habilement qu’une partie d’entre eux – les intellectuels appartenant à la catégorie sociale des propriétaires terriens – sont avant tout des « bobos » (*sic*, p. 87) déguisés en paysans. Il existait donc une véritable mixité sociale chez ces moines égyptiens. Le dernier chapitre – “*You are a Human Being... You must Work... in Order to Eat*”: *The Meanings of Work in Monastic Egypt* (p. 89-108) – explique l’importance du travail pour ces moines égyptiens. Le fait de travailler de leurs mains justifie l’autarcie dans laquelle vivaient ces moines, et donc leur indépendance à l’égard de l’argent, préoccupation matérielle qui ne semblait pas les atteindre. Cette absence d’inquiétude financière, conjuguée à leur travail, rendait donc ces moines d’autant plus légitimes pour recevoir l’argent des laïcs. P. Brown propose même de considérer ce travail des moines

comme le point commun qui les unissait aux laïcs : les moines étaient aussi humains que les autres chrétiens, et comme tous les autres, dépendaient du pain qu'ils consommaient. Par ailleurs, reprenant les conclusions récentes d'Ewa Wipszycka, il affirme que les Églises locales égyptiennes ne détenaient pas de fonds propres dédiés aux pauvres, ce qui conduit à penser que ce rôle incombait donc aux moines. En conclusion (p. 109-118), P. Brown revient sur la différence entre les moines vivant à la façon des anges en Syrie et ceux d'Égypte, se sustentant par leurs travaux manuels, en remettant en perspective son concept de Tiers monde exposé plus haut. En Asie, les monastères vivaient complètement de la mendicité des laïcs, aussi cette opposition entre monastères syriens et égyptiens paraît complètement superflue, voire très occidentale. Finalement, Peter Brown nous livre une fois encore, plus qu'un simple livre d'histoire, un nouvel essai brillant. Outre une table des matières figurant en tout début d'ouvrage, une introduction (p. XI-XXV), la conclusion et les six chapitres présentés, il contient des remerciements (p. IX), une section composée des notes, qui ne sont hélas pas infrapaginales mais regroupées par chapitre (p. 119-133), une bibliographie (p. 135-150), et un index des anthroponymes, des substantifs et des noms de lieux (p. 151-162). Avec ce très bel *opus*, Peter Brown rend une fois de plus intelligible ce que sont les pauvres dans l'Antiquité tardive.

Ariane BODIN

Séverine CLEMENT-TARANTINO et Florence KLEIN (Dir.), *La représentation du « couple » Virgile-Ovide dans la tradition culturelle de l'Antiquité à nos jours*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015. 1 vol. 16 × 24 cm, 362 p., 20 fig. (CAHIERS DE PHILOGIE, 32 – APPARAT CRITIQUE). Prix : 29 €. ISBN 978-2-7574-0906-0.

La notion de « couple » Virgile-Ovide est une donnée tellement fondamentale de l'histoire de la littérature latine depuis tant de siècles que la publication d'un volume entier consacré à la question ne peut qu'être saluée comme une initiative qui n'avait que trop tardé. Les éditrices, spécialistes l'une de Virgile et l'autre d'Ovide, retracent dans une introduction à la fois très claire et très nuancée la genèse de cette idée ; c'est de la part d'Ovide un coup de génie, puisque cette notion dont il est l'inventeur, voire le créateur, est devenue pour nous une évidence absolue. Les contributions réunies, au nombre de vingt (en comptant l'introduction et un appendice sur quelques éditions anciennes prises aux collections patrimoniales des universités de Lille), répondent véritablement à ce qu'annonce la mention « de l'Antiquité à nos jours » ; loin de couvrir seulement l'Antiquité et l'humanisme néo-latin, comme trop souvent, le volume donne place au Moyen Âge comme aux époques moderne et contemporaine. L'Antiquité fait l'objet de sept contributions, toutes (sauf une, sur Pétrone), consacrées à des poètes, depuis le premier siècle jusqu'à Sidoine Apollinaire. Une étude de la « préface » des arguments pseudo-ovidien à l'*Énéide*, par Paolo Marpicati, assure la transition vers le Moyen Âge en démontrant que ces quelques vers sont nettement postérieurs aux arguments eux-mêmes, et en proposant de les attribuer à Modoin, poète de cour sous Charlemagne avant de devenir évêque d'Autun ; c'est une hypothèse séduisante, qu'il faudrait confirmer en étudiant plus en détail la facture des vers « authentiques » de celui que, à Aix-la-Chapelle, on appelait Nason. Par la suite, le